

**F. Caeymaex, « MERLEAU-PONTY, PHILOSOPHE DE LA PERCEPTION », conférence tenue au Séminaire de philosophie de l'Université de Mons, le 11 novembre 2004 (texte non retravaillé)**

**Merleau-Ponty, philosophe de la perception**  
**F. Caeymaex**

***Biographie intellectuelle***

MP est né en 1908, et il est mort en 1961. On ne peut pas faire de la vie Merleau-Ponty un récit à rebondissements comme on pourrait le faire de son ami et contemporain, Jean-Paul Sartre. On peut cependant faire un portrait intellectuel de Merleau-Ponty. Il appartient, avec Sartre, à la génération des philosophes qui ont, dans les années 30, profondément renouvelé la philosophie française. Dans ces années-là, les jeunes philosophes règlent leurs comptes, de manière plus ou moins amène, avec la génération des maîtres célèbres qui les ont initiés à la philosophie. Bergson et Brunschvicg sont en ligne de mire, et c'est un combat tout à la fois intellectuel, existentiel et politique qui est mené. La transformation radicale de la pensée passe pour eux par la conversion à la phénoménologie, cette philosophie fondée en Allemagne par Husserl et déjà transformée par de nombreux disciples, dont Heidegger. En reprenant pour leur propre compte la phénoménologie husserlienne puis heideggérienne (je dis « pour leur propre compte, car c'est une reprise d'emblée créatrice, qui transforme l'héritage phénoménologique de manière très singulière), Sartre, Merleau-Ponty, Lévinas, Ricoeur s'emploient à critiquer la tradition française, partagée entre la philosophie des sciences et la philosophie spiritualiste. Mais il s'agit aussi de renouveler la philosophie au niveau de ses conséquences vitales et pratiques : c'est le projet existentialiste, auquel Merleau-Ponty apporte sa contribution dans ces mêmes années. Merleau-Ponty est donc une des grandes figures de la phénoménologie française, courant philosophique qui occupa le devant de la scène en France entre 1935 et 1955 environ. C'est dans le courant des années cinquante que la référence phénoménologique commencera d'être contestée, par le mouvement dit « structuraliste ». Pendant toute cette période, jusqu'à 1952 en fait, MP est l'ami et le compagnon de Sartre. Il est l'autre grande figure de l'existentialisme philosophique. Ensemble, ils fondent en 1945 la revue *Les Temps Modernes*, où la critique littéraire, l'essai philosophique, les écrits sur l'art et sur l'actualité politique se rejoignent sous la bannière de la pensée « engagée ». Merleau-Ponty et Sartre doivent vraiment être pensés ensemble, parce que leur références philosophiques sont les mêmes, parce qu'ils ont construit ensemble, dans un dialogue tantôt implicite, tantôt explicite, tantôt convergent, tantôt divergent, leur œuvre phénoménologique, et qu'ils ont tous deux cherché à en dégager les implications existentielles et politiques. Mais pour savoir qui est Merleau-Ponty, il faut en même temps le comparer à Sartre, parce que le contraste des personnalités, qui se manifeste aussi philosophiquement, est extrêmement frappant (Sartre a très bien parlé de cela dans l'hommage qu'il a rendu à Merleau-Ponty dans le numéro que les TM lui avaient consacré après sa mort en 1961). Sartre est une sorte d'électron libre, très vite sorti de toute fonction professorale et jamais entré dans une carrière académique — sans doute grâce à son activité littéraire —, Sartre devient très vite (dès la parution de *La Nausée*) une figure publique, en emblème pour la jeunesse, le symbole d'une manière de vivre et de penser, et pour la bonne société française d'alors, un personnage à scandale. Merleau-Ponty, au contraire, poursuit une carrière bien plus classique, plus discrète, moins bruyante, dans l'Université, puis enfin, au Collège de France (point d'orgue pour une carrière de penseur en France). Merleau-Ponty est un homme de l'ombre. Et cela signifiera deux manières de s'engager, de pratiquer l'engagement, notamment aux TM. Sartre, l'homme à scandale, le penseur à explosions comme dit un commentateur, le conférencier médiatique, est bien visible aux TM. Merleau-Ponty, lui, rédige le plus souvent

les éditoriaux et chroniques qui ouvrent la revue, mais ne signe pas de son nom. ET il y a là comme un paradoxe, parce que c'est sans doute Merleau-Ponty, le plus effacé, qui aura toujours eu l'analyse politique la plus attentive, la plus fine, la plus incisive concernant l'actualité. Sartre le reconnaîtra lui-même à plusieurs reprises. La suite de la vie de Merleau-Ponty, dans les années 50, peut encore se lire dans son rapport à Sartre. Alors que celui-ci, vers 1952, se rallie provisoirement aux communistes, Merleau-Ponty adopte peu à peu une position de retrait, un retrait pour la philosophie que MP présente comme un choix politique. La dispute éclate autour des TM et d'un désaccord politique fondamental. Cette séparation mènera Sartre plus avant dans les luttes sociales et politiques, et Merleau-Ponty plus loin dans une philosophie méditative, grâce à laquelle il conquiert sa pensée propre, plus mûre, plus personnelle. Alors que Sartre fut depuis toujours un penseur tranchant, procédant par oppositions radicales, déclarations brutales, Merleau-Ponty sera toujours un penseur méditant, toujours méfiant à l'égard de l'intelligence qui tranche ; la pensée de Merleau-Ponty, nous allons le voir, ne cesse au fond de renouer, de tisser, d'entremêler, ce que la pensée classique tend à défaire ; elle ne cesse de retourner au clair-obscur dans lequel la pensée trouve son lieu de naissance, et que la pensée de ne cesse pourtant de vouloir dissiper. Sartre coupe et distingue, là où Merleau-Ponty éclaire l'ambiguïté de l'expérience, il se méfie de la « suffisance » de l'esprit qui prétend voir le monde et les choses en toute clarté ou transparence. Il dénie à la philosophie le droit d'être une explication du monde et des choses ; il lui accorde le droit de parler de l'être, tant qu'elle se tient à l'exploration de l'expérience. Avec Merleau-Ponty, la philosophie devient intuition plutôt qu'intellection.

### *Le problème de départ*

Pour comprendre l'œuvre de Merleau-Ponty, ce qui en constitue l'intuition centrale, il faut partir d'un problème. Lorsqu'il commence à philosopher, Merleau-Ponty prend conscience d'un problème qui a de lointaines sources dans l'histoire de la pensée, mais qui s'est aggravé particulièrement au XIX<sup>ème</sup> siècle. Quel est ce problème ? On sait que le XIX<sup>ème</sup> siècle est un moment très important dans l'histoire des sciences ; c'est au XIX<sup>ème</sup> siècle que les multiples disciplines scientifiques que nous connaissons aujourd'hui (physique, chimie, biologie, psychologie, médecine, etc.) ont commencé à se constituer comme disciplines différenciées, et surtout que c'est aussi l'époque où elles se sont vraiment autonomisées par rapport à la philosophie. De là est née une « pensée scientifique », parfois même une philosophie des sciences, qui a eu pour ambition de supprimer la philosophie comme métaphysique, en tous cas de critiquer la philosophie traditionnelle au nom des savoirs positifs. C'est ce que l'on appelle le *positivisme*. De cette situation de rupture, parfois d'opposition, entre science et philosophie, sont nées deux manières concurrentes de comprendre le monde et d'expliquer l'homme. Ces deux perspectives sont devenues véritablement antagoniques.

La première est la perspective traditionnelle de la **philosophie**. La philosophie s'appuie sur la réflexion, sur ce que Merleau-Ponty appelle « la vue que l'homme peut prendre de lui-même » sans intermédiaire ; la réflexion est une vue intérieure que l'homme peut prendre sur soi. Cette perspective philosophique affirme non seulement l'autonomie de la conscience ou du sujet pensant, mais encore la primauté de la conscience. La conscience est première et fondatrice : dans cette perspective, on admet que sans la conscience il n'y aurait rien du tout, que la conscience a l'insigne privilège de « donner sens » à tous les faits, quels qu'ils soient, elle est la source absolue de toute signification, de toute valeur. De ce point de vue, la philosophie traditionnelle affirme l'absolue liberté de l'esprit (ou encore du sujet, ou encore de l'âme) à l'égard de tout conditionnement extérieur. L'homme est ici vu d'abord comme un sujet.

La seconde perspective est celle qu'ont peu à peu élaborée les différentes **sciences positives**, les sciences de fait (appuyées sur les faits objectifs). Les sciences, et en particulier les sciences humaines — telles la psychologie et la sociologie, ou encore l'histoire — adoptent une perspective inverse à celle de la philosophie. Partant du fait humain, elles entreprennent de le considérer de l'extérieur, comme toute autre chose du monde, et de relier ses conduites, ses comportements, ses pensées, et même jusqu'à sa conscience, non pas à la conscience qu'il en a, mais à toutes sortes de facteurs extérieurs. Les sciences qui s'occupent de l'homme montrent donc la dépendance de l'homme à l'égard de conditions ou de déterminations d'ordre historique, social, physiologique, physique, psychologique, etc. L'homme ici est donc vu et analysé comme on voit et analyse dans les sciences de la nature n'importe quel objet ou chose ; il est saisi comme un produit du milieu.

Traduisons cette divergence de vue par un exemple : prenons un psychologue qui affirme que la conscience n'est de toute façon pas possible sans le cerveau, et que c'est le cerveau en tant que réseau de neurones qu'il faut commencer par étudier pour rendre raison de la conscience. Que répondrait un philosophe traditionnel ? Il répondrait très probablement en disant que pour étudier le cerveau, il faut encore et toujours avoir conscience de ce cerveau, et que c'est donc la conscience qui est première, ou fondamentale, et qu'on ne peut la *réduire* à aucun fait matériel particulier, psychologique ou physiologique. Que c'est d'abord un sujet sans lequel rien ne serait possible (aucun objet ne serait possible), et que pour cette raison il est irréductible à un simple objet.

Prise comme telle, cette divergence de vues semble nous conduire inévitablement au conflit de la philosophie et des savoirs positifs. Pourtant Merleau-Ponty, en tant que philosophe, refuse de satisfaire de cet état de la pensée : c'est à ses yeux une crise qu'il faut pouvoir surmonter. Et sa tactique consiste à se demander si c'est un problème fondé, que de devoir choisir entre philosophie et sciences ; il se demande si cette divergence de perspectives n'est pas au fond complètement artificielle. Son idée, c'est que, peut-être, sciences et philosophie pourraient échapper au carcan de ces deux perspectives, qu'elles pourraient alors ensemble montrer l'homme par-delà l'alternative du sujet et de l'objet. Il faudrait pour cela surmonter la contradiction en corrigeant *et* la perspective des sciences *et* la perspective de la philosophie. Merleau-Ponty cherche donc à corriger le problème, en envisageant autrement *et* la science *et* la philosophie, et il a pour cela besoin de points d'appui dans l'un et l'autre domaine.

### ***Corriger le problème : que nous enseigne la psychologie, en réalité ?***

Le premier appui que Merleau-Ponty trouvera pour son projet, c'est la psychologie elle-même. Merleau-Ponty est très attentif aux travaux scientifiques de son époque ; et son attention le porte vers les transformations qui ont lieu alors. Dans son tout premier ouvrage, qu'il rédige au milieu des années 30, et qui s'intitule *La structure du comportement*, il tente de tirer les conséquences de deux théories alors importantes dans le domaine de la psychologie : c'est d'abord la *Gestalttheorie*, ou en français, « théorie de la forme », et d'autre part la théorie behavioriste ou comportementale. Selon lui, l'enseignement le plus novateur qu'on peut tirer de cette théorie, c'est précisément que le psychisme humain doit être compris par-delà l'alternative du sujet et de l'objet. Tout se passe donc comme si la science objective se dépassait elle-même pour montrer que le psychisme humain n'est pas à considérer comme un objet pris dans des rapports mécaniques avec son milieu.

Les théories sur le comportement étaient initialement mécanistes ; elles interprétaient le comportement d'un vivant comme une simple réponse-réflexe à une stimulation extérieure. Tout comportement était donc réduit à une chaîne de causes et d'effets, une chaîne d'actions et de réactions, qu'il s'agisse des comportements les plus simples (actions motrices), ou des comportements les plus complexes (la pensée). L'organisme était donc assimilé à une machine. Or, remarque Merleau-Ponty, les psychologues ont du se rendre à l'évidence : ce schéma simpliste était insuffisant. Ils se sont de fait acheminés vers l'idée que le comportement est un tout qui ne se décompose pas en une chaîne d'actions et de réactions. Ce qui est apparu, c'est que l'organisme ne répond pas indifféremment à son environnement, aux stimulations de son milieu : il répond à un environnement qu'il déjà en quelque sorte façonné, parce qu'il est déjà qualitativement différencié pour lui. Autrement dit, lorsque l'on veut étudier le comportement d'un organisme quelconque (même le plus primitif) il faut prendre en compte cette tendance de l'organisme vivant à prêter une certaine organisation ou signification à cet environnement : il y a donc une certaine initiative ou liberté propre à tout organisme vivant, lequel ne subit pas simplement des stimulations, mais au contraire ne peut y répondre que dans la mesure où il lui a déjà donné un certain visage, un ensemble de significations. Même lorsqu'il n'est pas un organisme « conscient » à proprement parler, par son initiative l'organisme, par les mouvements de son corps, donne toujours déjà une certaine forme, une certaine configuration à son environnement.

Merleau-Ponty trouve des conclusions convergentes dans la Théorie de la Forme, développée par des théoriciens allemands. La théorie de la forme, c'était une théorie qui s'appliquait essentiellement à la perception. Elle avait montré que percevoir, ce n'était jamais collecter des sensations ou d'impressions isolées, comme autant de parties à partir desquelles on reconstituerait ensuite la figure d'un objet. Percevoir c'est toujours percevoir un tout, une forme sur un fond, c'est saisir d'emblée une figure dans un champ perceptif, c'est avoir affaire à un univers structuré. Ce que Merleau-Ponty retient des études objectives de la *Gestalt*, c'est que la perception de quelque chose ne résulte pas de l'addition pure et simple d'impressions sensibles, mais qu'un objet perçu se donne toujours comme un tout organisé, présentant une signification, entretenant des relations à un environnement (le champ perceptif). Ce qui signifie pour lui : même au niveau d'une description purement objective de la perception, on est obligé de reconnaître que s'annonce déjà, à travers l'organisation signifiante du perçu, à travers le fait que l'univers de la perception *fait sens*, quelque chose comme une conscience. Avec l'étude rigoureuse de la perception,

Ce qui est et restera très important pour lui, c'est que cette activité que manifeste la perception, activité qui l'autorise à montrer qu'il y a déjà de la conscience, cette activité reste néanmoins l'activité d'un corps. Merleau-Ponty ne parle pas du tout ici d'une conscience qui serait pleine et entière conscience de soi, et encore moins de conscience réflexive ou réfléchie. Cette activité signifiante est bel et bien corporelle, et cela veut dire qu'on ne saurait concevoir l'activité spécifique d'un corps (par exemple la perception) sans reconnaître qu'il y a déjà pour ainsi dire de *l'esprit* à l'œuvre. Autrement dit, au niveau de la perception, âme et corps, esprit et matière ne peuvent être distingués<sup>1</sup>. Il apparaît donc que le corps n'est pas simplement une chose parmi d'autres choses, ses liens avec le monde dépassent les liens de causalité pure et simple, le corps est déjà porteur d'esprit.

---

<sup>1</sup> La psychologie nous reconduit donc à la conscience, mais par de tout autres voies que la philosophie traditionnelle : on retrouve la conscience, non pas par la réflexion pure ou le mouvement qu'un sujet fait pour se retourner vers lui-même, mais justement au niveau de la perception elle-même, décrite et observée du dehors ; la conscience s'annonce donc au niveau même de cette chose qu'est le corps.

## ***Corriger le problème : que nous enseigne la philosophie phénoménologique ?***

Merleau-Ponty trouvera ensuite une manière philosophique de penser cette conscience si intimement liée à un corps. C'est le deuxième point d'appui à la recherche de Merleau-Ponty que j'avais évoqué tout à l'heure. C'est le point d'appui philosophique, qu'il accorde à sa première démarche, à la démarche psychologique. Ce point d'appui, Merleau-Ponty le trouve dans la Phénoménologie, qui a été fondée par Edmund Husserl dès la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle. Nous ne pouvons pas exposer ici l'immense projet phénoménologique de Husserl, qui a continué jusqu'à nos jours d'alimenter la réflexion des philosophes. Je vais donc me contenter de vous exposer deux ou trois idées centrales de la phénoménologie, en retenant celles qui sont déterminantes pour la philosophie de Merleau-Ponty. De manière très générale, on peut dire que grâce à la phénoménologie, Merleau-Ponty va pouvoir élever à la dignité philosophique les réflexions qu'il a conduites au sujet de la perception (au point de forger une véritable « philosophie de la perception », comme je le dis dans mon titre).

La phénoménologie de Husserl se propose de mettre entre parenthèses les théories toutes faites, plus ou moins rigoureuses, ainsi que tous les préjugés non vérifiés que nous avons au sujet de la réalité et de l'être en général. Elle entend reprendre tout à zéro, pour ainsi dire, et de revenir « aux choses mêmes ». Telle est la première injonction de la phénoménologie. Mais que veut dire « aux choses mêmes » ? Cela veut dire : aux phénomènes, à ce qui apparaît, purement et simplement, et plus précisément à ce qui nous apparaît, autrement dit, à ce qui apparaît à la conscience. Il s'agit donc de suspendre toutes les idées que nous nous faisons au sujet de la prétendue réalité qui apparaît, pour n'envisager que l'apparaître lui-même, c'est-à-dire les multiples manières possibles selon lesquelles des choses se donnent à la conscience. Il s'agit donc de revenir aux choses envisagées dans leur manière de se présenter à la conscience, et non de spéculer sur leur essence intime, leur réalité intrinsèque ou leur existence ou non-existence.

Husserl se propose donc de faire une science des phénomènes. Mais on voit tout de suite ce qu'implique cette idée de « phénomène » : ce sont les choses *en tant qu'elles se donnent à la conscience* ; elle implique donc la corrélation stricte des choses dans leur apparaître, dans leur manière de se présenter ou de se donner *et* la conscience *à laquelle ou à qui* les choses apparaissent. L'idée de Husserl, c'est qu'il faut se tourner donc vers les multiples vécus de conscience dans lesquels les choses se donnent : la phénoménologie, comme la philosophie classique que l'on décrivait tout à l'heure, est fondée sur la réflexion : retour de la conscience à elle-même, à ses actes. Ainsi, tous les actes de la conscience, qu'il s'agisse d'actes de connaissance (ceux par lesquels la science est possible), mais aussi des actes de jugement, de perception, d'imagination, de désir, tout ce qu'on veut, sont des actes dans lesquels quelque chose se donne, c'est-à-dire apparaît à la conscience. La phénoménologie entend décrire les multiples modalités d'apparaître ; chacune de ces modalités est une corrélation de la conscience ou du sujet avec la chose ou l'objet, dans cette affaire, ce qui apparaît et ce à quoi les choses apparaissent sont absolument solidaires. Ces corrélations, Husserl dit qu'elles sont intentionnelles : l'intentionnalité, c'est le fait pour n'importe quel acte de la conscience, ou pour n'importe quel vécu, de se rapporter à quelque chose d'autre que soi, à une chose, à un objet. On voit donc que la réflexion, d'une certaine manière, nous reconduit à la fois à la conscience (comme dans la philosophie classique), mais aussi à ce qui se donne à la conscience et qui n'est pas la conscience : les choses, les objets, le monde : à la différence de la philosophie classique, la phénoménologie ne s'enferme pas dans l'intériorité de l'esprit, mais nous ramène à une conscience qui est ouverte sur le monde. C'est la conscience non pas pour elle-même, mais en tant qu'elle est le lieu d'apparition de toutes les choses du monde.

Ces corrélations intentionnelles, Husserl entend les étudier à partir des actes de la conscience ou des vécus. Plus précisément, il s'agit de les interpréter comme autant d'actes qui « donnent sens », qui confèrent une signification ; la théorie husserlienne de la signification est une affaire assez compliquée, mais qu'on peut ramener à une idée fondamentale — c'est du moins ce que Merleau-Ponty en retient : un phénomène, l'apparaître de quelque chose, c'est toujours la donation d'un sens, de quelque chose qui fait sens, qui présente une certaine signification. Vous voyez que l'on retrouve une idée que Merleau-Ponty avait suivie à la trace dans les travaux des psychologues. Mais il faut encore ajouter une chose.

Parmi tous les vécus, tous les actes de la conscience, il y en a un certain type qui est plus fondamental, qui est un vécu pour ainsi dire « originaire » : c'est la *perception*, laquelle est le contact intuitif ou originaire de la conscience avec la chose. La phénoménologie admet que c'est là le vécu le plus originaire, et que les autres actes en dérivent (sont des modifications de celui-ci, par exemple l'imagination). Voilà évidemment ce qui va intéresser Merleau-Ponty : la donation originaire, c'est la perception, et en tant qu'elle est toujours le fait d'une conscience, cette perception est toujours en même temps l'apparition d'un sens, d'une signification. Enfin, une perception, ce n'est pas un événement qui se joue dans l'intériorité de la conscience pure, puisque la conscience dont nous parlons est par définition ouverte sur le monde (il n'y a pas de conscience qui ne soit conscience *de* quelque chose) ; parler de conscience indépendamment de ce dont elle est conscience, de ce à quoi elle se rapporte n'a pas de sens. Merleau-Ponty en retiendra l'idée qu'il n'y pas de conscience qui ne vise un monde.

### *Une phénoménologie de la perception*

Reprenons brièvement les étapes que nous avons franchies. On se rappelle que Merleau-Ponty cherchait à montrer que, si l'on étudie rigoureusement la perception, on sera nécessairement amené à montrer que l'humain ne peut être ramené ni à une pure subjectivité, ni à une pure objectivité. La perception étudiée par les psychologues a montré une activité qui ne se réduit ni à l'activité d'une pure conscience, ni à de purs mécanismes matériels. Maintenant, la phénoménologie vient appuyer cette thèse, parce qu'elle confère un rôle fondamental à la perception, et qu'elle décrit de manière neuve la conscience perceptive.

En effet, on voit bien que la perception dont il s'agit ici n'est pas un processus qu'on étudie « objectivement », par exemple avec un point de vue psychologique ou physiologique ; Husserl a expressément posé qu'on suspendait toutes nos théories concernant l'être. Il s'agit essentiellement de décrire le mode d'apparition des choses à la conscience, et en particulier le mode d'apparition perceptif. Et cela est possible, on l'aura compris, par un retour de la conscience à soi, par une réflexion sur soi, où la conscience se voit elle-même comme l'instance « à qui » les choses apparaissent, et comme ce qui donne un sens au perçu.

Mais pour autant, la phénoménologie ne nous ramène pas à une sorte de pure conscience idéale, située hors des choses. Précisément, elle nous ramène au vécu perceptif, c'est un vécu ou un acte de la conscience dans lequel la conscience *reçoit* quelque chose qui vient du monde et en même temps *confère un sens* : c'est donc une conscience qui n'a rien d'une intériorité fermée sur soi, elle n'est pas un pur sujet qui contemple le monde, elle est impensable sans ce à quoi elle se rapporte, des choses, des objets.

Ce que Merleau-Ponty va conclure de ces aspects de la phénoménologie, c'est l'idée suivante : la perception est le phénomène le plus fondamental, c'est notre premier rapport au monde, notre premier contact avec l'être ; il est si fondamental qu'on ne peut encore le qualifier ni à partir d'un point de vue objectif, ni à partir d'un point de vue subjectif, il est pré-objectif et pré-subjectif.

Maintenant, il faut encore ajouter quelques éléments à la perception, pour bien voir qu'il ne s'agit pas d'une histoire de conscience au sens classique du terme. Husserl a montré quelque chose de très important en ce qui concerne le mode d'apparition propre aux choses perçues. Lorsque je perçois quelque chose, je ne perçois jamais le tout ou la totalité de la chose (exemple...) ; la phénoménologie a insisté sur le fait que la chose, dans la perception, ne se donne jamais que par facettes successives, ou par « esquisses » ; c'est la chose elle-même qui se donne, pas son image ; mais c'est une donation par « morceaux ». Et pourquoi cela ? Et bien, évidemment, parce que la perception est le fait d'un être fini, limité, c'est le fait d'un être qui *a un corps*. Que signifie *avoir un corps* ? C'est tout simplement le fait d'être situé dans l'espace et dans le temps, et de n'avoir de rapport au monde que sous les conditions d'espace et de temps. Pour moi qui suis un être incarné, cela prend du temps de percevoir : je ne puis jamais avoir une « vue totale » de la chose, comme si elle était dépliée devant moi. Il est vrai que lorsque je perçois, la facette que je saisis d'abord semble appeler une suite, que je puis imaginer, ou chercher à voir : mais justement, l'imaginer m'oblige à dépasser ce qui est simplement donné, qui est toujours limité ; et chercher à voir, aller au-delà, c'est précisément aussi effectuer un mouvement, qui implique du temps et de l'espace, parce que le tout ne m'est jamais donné comme tel. *Lire un passage ?*

Vous voyez où Merleau-Ponty est en train de nous conduire. Il nous dit, le plus fondamental, la modalité originaire du rapport de l'homme au monde, c'est la perception. La perception, ce n'est pas d'abord un phénomène physiologique, il implique quelque chose dont la physiologie ne peut pas rendre compte, qui est une forme de conscience originaire. Mais cette conscience, en même temps, n'échappe pas du tout aux lois qui s'imposent aux choses : c'est une conscience incarnée, limitée, finie, qui n'est qu'en tant qu'elle est attachée à un corps dont la vie implique espace et temps. Et si elle est incarnée, que sa vie se déploie sous condition de l'espace et du temps, c'est qu'elle est donc *de même essence que les choses avec lesquelles elle en contact !* La conscience, à son niveau le plus originaire, n'est pas un pur esprit qui flotte au milieu des choses, ni une sorte de super-sujet qui contemple un univers d'objet, la conscience est fondamentalement charnelle. Elle n'est pas au-dessus ou au delà du monde : elle est une vie *dans* le monde.

Merleau-Ponty a donc dépassé le problème qui se posait à Descartes, celui des rapports de l'âme et du corps, que Descartes distinguait comme deux substances, dont il voyait bien que dans l'expérience elles étaient unies et dont il ne pouvait cependant expliquer l'union. Merleau-Ponty, contre Descartes, affirme qu'au départ, il n'y a pas deux substances distinctes, mais *une seule expérience, fondamentalement perceptive*, qui est celle d'une conscience charnelle. Le philosophe devra donc désormais s'attacher à décrire cette *expérience perceptive* ; c'est la raison pour laquelle la philosophie est et ne peut être qu'une *phénoménologie de la perception*. Donnons encore quelques précisions pour voir ce dont s'occupe cette philosophie.

***Le retour à l'expérience perceptive : le corps propre***

Pour décrire cette expérience perceptive de manière proprement philosophique, la phénoménologie doit effectuer une sorte de réflexion. Mais en se retournant sur soi, la réflexion ne retrouve pas une pure conscience, mais une conscience charnelle. Ce qu'il faut bien comprendre, c'est que cette expérience corporelle sur laquelle retombe la réflexion, ce n'est pas du tout celle du corps que décrivent classiquement les sciences de la nature, ce n'est pas le corps objet que les sciences telles la physiologie, la psychologie ou encore la médecine le décrivent du dehors, puisque précisément c'est un corps qu'on saisit du dedans, par la réflexion. Ce n'est pas le corps comme pure chose parmi les choses, pris dans des déterminations causales, physiologiques ou psychologiques. C'est tout autre chose, que Merleau-Ponty (encore à la suite de Husserl), appelle le *corps propre*. C'est, si l'on veut, une sorte de corps sujet. Alors là, Merleau-Ponty a vraiment dépassé le point de vue des sciences, mais aussi le point de vue de la philosophie classique, qui admettait que la réflexion ne donnait jamais que la conscience pure, purement spirituelle. On sait, pour reprendre le contraste avec Descartes, que Descartes était le philosophe de la réflexion par excellence, mais que sa réflexion ne le conduisait qu'à la certitude du « je pense », de la pure conscience, ou du *cogito*. Au contraire, Merleau-Ponty, parce qu'il admet que ce qui est premier, c'est l'expérience perceptive, effectue une réflexion qui lui conduit à la certitude d'une conscience corps, ou d'un corps propre, engagé dans un monde qui se donne à lui comme signifiant, organisé, qualitativement différencié.

C'est ainsi que l'expérience perceptive devient vraiment le terrain d'enquête philosophique par excellence, pour lequel la philosophie doit conquérir des modes d'analyse propres (pas du tout les modes d'analyse des sciences, même si les sciences elle-même ont donné, au début, des indications sur cette conscience incarnée).

### *Que l'expérience perceptive est fondatrice*

Maintenant, il faut voir en quel sens l'expérience perceptive est fondatrice. Qu'est-ce que cela veut dire ? Cela veut dire qu'elle est le sol à partir duquel toutes les autres expériences sont possibles ; c'est la condition de possibilité fondamentale de tous les actes de la vie humaine, tous les actes pratiques qui rythment notre quotidien, mais aussi les actes de connaissance. C'est donc l'expérience sur laquelle est aussi fondée la science. Cela signifie que le regard de la science est second, qu'il s'appuie sur l'expérience perceptive et qu'en un sens il découpe cette expérience ou la mutile pour parvenir à l'objectivité, en extrayant hors d'elle la subjectivité. Merleau-Ponty n'entend pas du tout dire que la science est fautive ou illusoire, mais il montre par là que les vérités de la science sont construites, élaborées, qu'elles résultent d'un travail qui suppose au fond une vérité plus profonde. La science ne ment pas, mais elle ne peut, par elle-même, dire la vérité sur laquelle elle est appuyée ; elle tend à masquer l'essence de l'expérience perceptive dont elle provient, parce qu'elle est fondamentalement « partielle ». C'est pourquoi la science ne peut être le point de vue unique pour expliquer le monde et l'homme : la science doit en un sens trouver son complément dans la philosophie qui, seule, pourra montrer en quoi les vérités scientifiques, toujours construites et partielles (vraies pour les objets dont elle s'occupe, mais qu'elle a construits ou dégagés à partir de l'expérience fondatrice), sont cependant ancrées dans une expérience plus originaire. C'est ici que le problème que nous posons au départ avec Merleau-Ponty se trouve résolu. Le conflit de la science avec la philosophie classique venait d'une vision tronquée, partielle, seconde, des rapports de l'homme au monde. Une fois que s'élucide le caractère fondateur de la perception par le regard philosophique ou phénoménologique, la philosophie est transformée, et la science trouve dans la philosophie son complément.



## *La tâche infinie de la philosophie : décrire le monde vécu*

On pourrait ici se croire arrivé au terme de la réflexion philosophique, puisque notre problème initial est résolu. Mais en fait il n'en est rien. On devrait plutôt dire que c'est ici que tout commence ! Car cet effort philosophique qui nous a reconduit à la donation fondamentale, à l'apparaître perceptif qui implique une chair, un corps propre, n'est qu'un point de départ, mais aussi un effort toujours à reprendre. Pourquoi ? Parce qu'il ne suffit pas de dire qu'à l'origine il n'y a pas de conscience pure ni de corps objet, il faut encore décrire cette ouverture perceptuelle. Il s'agit de décrire toute cette expérience très concrète, sensible, l'ensemble de cette expérience qui implique un monde, un monde vécu. Il s'agit d'explorer cet univers qui se présente, et de faire droit, avec la plus grande rigueur, la plus grande attention, à toutes les significations qu'il porte avec lui, toutes ces significations qui se donnent dans l'expérience perceptuelle. Or nous avons vu que la particularité de la perception, c'est qu'elle ne donne elle-même jamais que des vues partielles, limitées, que c'est un univers qui ne se découvre que comme à la fois spatial et temporel (tout comme le corps propre est lui-même assujéti à l'espace et au temps). Ce n'est pas un monde fixe et déterminé une fois pour toutes, c'est un monde riche, en devenir, ouvert. Ce n'est en réalité rien d'autre que *notre monde concret*, qu'il faut apprendre à voir avec les yeux du philosophe ! Or ce monde-là, nous le savons, est un monde habité par d'autres hommes, qui a existé avant nous, et qui existera après nous, dont les configurations, dont l'allure pour nous est lourde de significations à la fois naturelles et historiques ! Il faut en restituer toute la richesse, toujours reprendre le travail, puisque le monde lui-même change par rapport à moi, à nous. Nous devons sans cesse « corriger » en l'élargissant la vue partielle que nous prenons sur lui, particulièrement la vue « scientifique » que nous construisons à son propos. De ce point de vue, la réflexion philosophique qui nous ramène à notre être au-monde ne se termine jamais : parce que l'on est pris dedans, au milieu des choses et des autres hommes qui aussi lui donnent un sens par leur propre perspective sur lui, on ne peut jamais s'en extraire pour le voir comme un tout ; la réflexion philosophique ne pourra donc jamais aboutir à énoncer l'essence du monde. Dire l'essence des choses, du monde, de l'homme, c'est le rêve de la philosophie depuis Platon, mais Merleau-Ponty brise le rêve et dénonce l'imposture : l'essence, la catégorie générale nie la richesse et la multiplicité, les différences aussi qui font la substance même du monde de la vie et de l'expérience perçue. Le monde de la vie, l'univers du perçu est toujours plus large que les essences et les idées dans lesquelles on cherche à le résumer !

Ainsi faut-il en conclure que notre réflexion s'effectue dans ce monde même, en lui et qu'elle ne peut s'en excepter pour le voir du dehors. A la limite, il faut reconnaître que notre réflexion n'est elle-même qu'une *variante de notre expérience perceptuelle* : elle reste limitée, finie, incomplète et sa tâche est par conséquent infinie, toujours à reprendre, à recommencer. Réfléchir n'est pas revenir à une conscience pure déliée des choses et du monde, ce n'est pas contempler le monde, c'est mener une exploration en lui. Merleau-Ponty a donné une illustration magistrale de cette réflexion-perception à travers l'expérience particulière dite du 'touchant-touché'. Ma main gauche touche ma main droite : c'est une manière pour moi de me sentir moi-même, d'avoir le sentiment de soi. Mais qu'est-ce qui se passe ? Ma main gauche, celle qui agit, n'est pas un pur sujet, elle est corps, et cette autre main qu'elle touche n'est pas pour elle un pur objet ou une chose, elle est son double ; reportons-nous à la main droite, voici qu'elle se soustrait immédiatement à sa condition d'objet, car elle se sent touchée, elle est déjà conscience, presque sujet, voici qu'elle commence de prendre la main qui la touchait d'abord pour une chose qu'elle touche, etc. Voilà ce que c'est que de réfléchir : c'est revenir à soi, et être aussitôt relancé vers quelque chose d'autre, vers ce sans quoi le

sentiment de moi-même ne serait pas possible, et à l'inverse, se reporter vers cette quasi extériorité du corps, c'est être renvoyé à soi-même ? C'est un cercle infini et un rapport que Merleau-Ponty appelle ambigu : je ne deviens jamais ni objet pour moi-même, ni sujet pour moi-même et il en va de même pour le monde qui m'entoure.

Il y a encore une autre raison pour laquelle le travail du philosophe ou du phénoménologue est toujours à reprendre. C'est que notre esprit a une pente naturelle, qui est liée à ses actes mêmes. Dans la vie quotidienne, et même lorsque nous construisons des connaissances (dans la vie scientifique, qui *est une modalité de la vie quotidienne, naïve, irréfléchie*), nous ne réfléchissons pas philosophiquement. Nous ne sommes naturellement pas tournés vers nous-même et l'expérience originaire, nous sommes tournés, pour les besoins de notre action, vers les choses et les objets que nous manipulons, pour les besoins très légitimes de notre action. Merleau-Ponty, je l'ai souligné, ne dit pas que la science est fausse, ou qu'il faudrait la condamner ; de même, il ne dit pas que notre expérience quotidienne, non-philosophique est fausse. Mais elle est en quelque sorte une vue partielle, qui perd de vue l'expérience fondamentale qui la rend possible : mais cet oubli est tout à fait naturel, sans lui nous ne pourrions pas vivre. Cet oubli est en quelque sorte constitutif de la vie. La philosophie tient sa nécessité du fait que cet oubli, quelquefois, nous égare et peut nous tromper sur nous-mêmes ou sur l'être ; alors un regard orienté différemment est nécessaire. Mais celui-ci est toujours à reprendre dans la mesure où cet oubli est constitutif, où il est la pente naturelle de la vie, que la philosophie s'efforce de remonter.

### ***L'art et le monde perçu***

Je voudrais terminer cet exposé par quelques considérations sur l'art. Comme vous le savez peut-être, Merleau-Ponty a beaucoup médité sur l'art, et l'art contemporain en particulier, sur les œuvres de Paul Klee, et de Cézanne. Si l'attention au monde perçu est bien l'effort philosophique par excellence, la philosophie trouve dans d'autres regards que le sien des efforts convergents. Selon lui, la peinture moderne a retrouvé les voies du monde perçu par ses propres moyens. C'est si vous voulez à une sorte de « phénoménologie spontanée » que l'on assiste dans l'art contemporain. Cette idée a donné lieu chez Merleau-Ponty à l'un de ses plus beaux essais, qui s'intitule « L'œil et l'esprit ». C'est un de ses derniers textes, publié posthume. Mais la réflexion sur l'art n'a pas cessé d'accompagner son cheminement. Pour lui, la peinture moderne travaille, comme la philosophie moderne, à contre courant de la science. Dans *L'œil et l'esprit*, il nous dit « La science manipule les choses et renonce à les habiter. Elle s'en donne des modèles internes et, opérant sur ces indices ou variables les transformations permises par leur définition, ne se confronte que de loin en loin avec le monde actuel. Elle est, elle a toujours été, cette pensée admirablement active, ingénieuse, désinvolte, ce parti-pris de traiter tout être comme 'objet en général', c'est-à-dire à la fois comme s'il ne nous était rien et se trouvait cependant prédestiné à nos artifices » (p. 9). Au contraire, la « peinture nous replace impérieusement en présence du monde vécu (v. *Causeries*, p. 53 pour la suite).

